

## Chars russes, Hitler et C.D.U.

### Der Ivan.

Dans l'été 1960, avec un copain, je travaille au mess des sous-officiers de ce que l'on appelle familièrement à Kreuznach *New-Mexico*, une cité construite pour loger les Américains de l'OTAN. Nous préparons les hamburgers, les frites au ketchup (choses que nos compatriotes découvriront plus tard) pour les militaires et leurs familles. Bref, un après-midi, nous aidons un camionneur à décharger ses palettes de cannettes de bière. Il nous offre à chacun, pour la pause, une cannette qu'il nous décapsule et une cigarette, et nous raconte sa guerre. C'est son histoire à lui. Il est en face d'un char russe et cherche à mettre le Ruskoff (*der Ivan*) hors de combat. Le duel est haletant, surtout relaté dans son dialecte que nous suivons avec effort et attention. En fin de compte, il s'est tiré d'affaire – et nous, les deux jeunes Français, nous comprenons que c'est la millième fois que ce récit s'enjolive -, et nous nous permettons quand même de dire qu'à notre point de vue, *der Ivan* est notre allié et défend la bonne cause face aux Allemands. Reconnais-le, rigolo ! lui disons-nous avec une rude franchise. Bon, il le prend avec bonne humeur, il l'accepte, et nous décapsule une nouvelle cannette, pour nous calmer, sans bien comprendre notre réaction.

En fait, je commence à le saisir, l'ennemi de la liberté, c'est le Russe et ses chars qui guettent le monde libre, tout près d'ici, derrière la frontière de la R.D.A. La liberté, c'est la CECA, Monnet et Schumann, les embrassades grimacières de Konrad Adenauer et de de Gaulle, l'OTAN ; et tous ces rapprochements sincères entre communes jumelées, entre écoles et lycées, sont dévoyés dans le sens de la collaboration économique et du tout-économique capitaliste, qui trouveront leur aboutissement dans les traités de Maastricht et de Lisbonne, imposés plus tard à tous par tous les moyens possibles.

Bref, si *der Ivan* fut l'ennemi à griller dans son char par les combattants des armées nazies, ce ne fut qu'un début. Et l'étonnement peiné de notre brave livreur de bière devant notre indignation n'est pas d'arrière-garde, mais glisse tout naturellement vers le vertige économique de 1980 et du siècle suivant. Il y a continuité entre les combats des Hitlériens de 1941 contre l'URSS et la lutte des Occidentaux contre ce monde communiste d'après 1945. Nous, jeunes Français qui parlons l'allemand, sommes pris malgré nous comme étant du côté de cet Occident. Char pour char...

Très souvent, surtout lorsqu'on voyage en auto-stop en Allemagne et que des gens aimables s'arrêtent, ces conducteurs, apprenant que nous venons de France, se mettent à sourire et parlent de Paris, des « petites dames de Montmartre », etc. Les troupes d'occupation formées de jeunes combattants devaient bien trouver à s'occuper, dans des loisirs organisés par leur hiérarchie. Certains se rappellent avec un brin de nostalgie tel bel endroit, telle jolie petite ville où ils ont séjourné, très certainement à la même époque. Ces derniers sont la partie « cultivée » des Occupants. Que pouvons-nous dire, à part répondre par un vague sourire poli ? La guerre, c'était la guerre, et on peut bien évoquer une agréable parenthèse.

Il y a bien eu une campagne de « dénazification », vite terminée, une fois la démonstration apportée que Hitler et ses sbires étaient des gredins. Cela dit – c'est une platitude bien souvent entendue -, *il* a quand même résorbé le chômage en faisant construire ces belles autoroutes que tous nous envient et dont le pays continue à profiter (Certes, il y a des autoroutes, et c'est heureux, quand on considère l'état de ruine de tout le réseau routier vers 1960 ; quant à ces

autoroutes, permettez, c'étaient des routes militaires, destinées à acheminer armées et matériel de guerre sur tous les fronts, et elles restent après guerre à l'état de tape-culs, car les grandes plaques de béton d'une dizaine de mètres qui les constituent se sont plus ou moins déboîtées, et les joints rajoutés contribuent davantage à accentuer qu'à atténuer les chocs).

### **1983, anniversaire de la prise du pouvoir par Hitler.**

En 1983, le cinquantième anniversaire de l'événement dont la désignation historique est simplement *Machtergreifung*, « prise du pouvoir », est en Allemagne surtout une période de recueillement à manifestation essentiellement culturelle. Il y a toujours cette gêne diffuse, bien connue des historiens et bien analysée, qui vient du fait que l'Allemagne ne peut, en tant que telle, fêter la victoire, puisqu'elle a été défaite, ni non plus reconnaître la défaite, car cela signifierait qu'elle se considère comme étant du côté du fascisme nazi vaincu. Pour cela aussi, on a adapté un mot, mais qui, dénué de sens précis, ne dissipe pas le trouble : *Zusammenbruch*, « effondrement ». Même malaise « à l'Est », comme on désigne alors la R.D.A. Une femme m'y raconte que, jeune fille, elle était persuadée que les hommes adultes qu'elle connaissait, stigmatisant comme tous leurs camarades le capitalisme et ses complices les Nazis, l'avaient donc tous combattu. Or, feuilletant l'album de famille, elle reconnaît son père, tout jeune, sous un uniforme que logiquement elle pense être celui des combattants antifascistes. Non, lui dit-il, c'est l'uniforme de la Wehrmacht. L'entendant parler, je me dis qu'elle a sans doute un père courageux, qui n'a pas ôté de l'album (comme on le fait dans toutes les familles) les photos funestes, à moins que ce ne soit par distraction...

L'Allemagne est la patrie de l'invention de l'imprimerie et de sa plus grande diffusion dès l'origine. La culture du livre y est exceptionnelle. Pas une ville, si petite soit-elle, qui ne possède de bibliothèque municipale bien fournie, y compris en ouvrages scientifiques et en nouvelles parutions, et les rayons des librairies sont toujours bien garnis. La presse y joue un rôle très important, aussi bien les journaux sérieux que les tabloïds, et en l'occurrence, c'est elle qui « porte » en 1983 le rappel de cette sinistre *Machtergreifung*. Pour ce qui est des publications, les vitrines des librairies comportent aussi bien des livres pour les jeunes, ainsi le *Journal d'Anne Frank*, que je vois pour la première fois en montre dans ce pays, et les ouvrages très bien documentés d'historiens allemands que je connais et apprécie (il en paraît un bon nombre à cette occasion).

### **Möhringen, petite ville tranquille.**

Mais... on ne peut empêcher certaines positions ambiguës, traditionnelles chez tout ce qui s'appelle de partout les « modérés », le « centre ». S'il y a des gens qui sont antifascistes et d'autres qui sont d'extrême-droite, les « modérés » devraient logiquement trouver par exemple qu'entre Hitler et la gauche, il y a quand même une position moyenne qui en prend un peu chez l'un et un peu chez l'autre. Bon, les nazis, après tout... Bah, tu exagères, pourrait-on me dire. Mais c'est ce que je vois apparaître dans la petite ville de Möhringen, où je me trouve alors dans un lycée, pour une quinzaine de jours. L'horreur est souvent dans le banal. Lisez seulement.

Le proviseur m'explique qu'une petite association de la ville, qui s'appelle « Groupe Antifasciste de Möhringen » ou d'un nom approchant, a organisé avec les jeunes une visite du mémorial et du centre de documentation de Dachau, en Bavière. Ce centre est très important.

Il rassemble tout ce qui concerne la déportation en Allemagne et dans les pays avoisinants, et les chercheurs et les historiens y trouvent tous les documents imaginables. Il est aussi – et nous ne sommes qu'en 1983 – pourvu d'une base de données informatisée qui permet de consulter les registres de toute sorte et de les mettre en lien mutuel. C'est ainsi que nos visiteurs découvrent avec stupeur le nom de leur commune. Revenus chez eux, ils mènent une enquête dans les archives municipales – sans résultat -, puis auprès des habitants témoins de cette époque. Certains leur claquent la porte au nez, et d'autres confirment, révélant des choses qu'ils n'avaient jamais dites auparavant. Le groupe a noté à Dachau la liste des détenus. Il y en a plusieurs dizaines, de tous âges et des deux sexes, parents et enfants, tous juifs, rassemblés, maltraités et affamés dans leur village de Möhringen, puis déportés dans un camp lointain où ils sont assassinés. Au bout de cinquante ans, les langues se délient...

Le groupe a demandé à la commune d'élever un monument à la mémoire de ces victimes du fascisme dans le cimetière municipal. D'accord, dit le maire, qui cotise au parti chrétien-démocrate (C.D.U.), donc de droite dite modérée, mais parallèlement, comme un groupe de jeunes Waffen-SS a été exécuté et enseveli au bord de la route lors de l'arrivée des Américains, il veut leur élever également une stèle à cet endroit, car, dit-il, ces jeunes étaient critiquables, certes, mais ils avaient quand même un idéal, et il faut conserver leur souvenir, on a souffert des deux côtés, allez...

Je demande au proviseur s'il sait quand a lieu l'inauguration au cimetière. Son épouse s'y rend, et moi avec elle. Une vingtaine de personnes, aucun élu, aucun collègue du lycée. Un imprimé est distribué, nous en lisons un passage à tour de rôle. C'est un jour de semaine, les gens travaillent, bien sûr, mais la honte, je pense, perdure.